

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

« EN HAUTE-SILÉSIE »

« Les pauvres n'ont pas de patrie »

La Haute-Silésie, riche province qui, avant le traité de Versailles, appartenait à l'Allemagne, vient d'être appelée à plébisciter — sous la protection des baïonnettes de l'Entente — en faveur ou de l'Allemagne ou de la Pologne.

Une campagne acharnée où l'argent a coulé à flots — comme dans toutes les campagnes électorales — a été entreprise par les capitalistes allemands et polonais.

Les alliés et particulièrement la France, certains de la victoire électorale polonaise — n'avaient-ils pas envoyé là-bas, sous le fallacieux prétexte de maintenir l'ordre 12.000 soldats ? — ont, dans leurs journaux, rendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Le résultat qui vient d'être communiqué est favorable à l'Allemagne.

C'est avec une pénible émotion, disent les journaux, que l'on a appris la nouvelle à Paris.

Que va-t-il se passer ? La Pologne et derrière elle l'Entente, accèperont-elles cette défaite ?

Les vainqueurs de la grande guerre ne sauraient subir pareille humiliation ! Ils feront plutôt surgir de nouvelles complications afin de rallumer l'incendie qui couve sous les cendres encore chaudes.

Rien ne peut nous étonner de la part de ceux qui président de par la bêtise, l'ignorance et la venulerie des individus — aux destinées de chaque Etat.

Le résultat du plébiscite nous importe peu, et il importe peu aux exploités de là-bas ; seules, ses conséquences peuvent nous inquiéter.

Il est aisé de comprendre que pour les possesseurs des terres et des mines, le plébiscite ait une grande importance.

Leur intérêt les pousse à se rattacher à l'Etat dont le change est le plus haut, où l'autorité est la plus respectée, où l'action révolutionnaire est réprimée avec le plus de férocité, où leurs privilèges dureront le plus longtemps, où ils pourront à souhait satisfaire tous leurs appétits de lucre, de jouissance, de gloire et d'honneurs.

Mais pour le salarié, que lui importe d'être Allemand, Polonais ou toute autre chose ?

N'est-il pas condamné aux travaux forcés à perpétuité ?

Ne doit-il pas du matin au soir travailler de toutes ses forces pour augmenter la fortune des détenteurs de toutes les richesses ?

Ne doit-il pas rentrer le soir harassé dans son taudis, manger sa maigre pitance et s'écrouler sur son grabat ?

Ne doit-il pas supporter partout, les vexations gouvernementales ?

Ne doit-il pas en tous lieux se soumettre aux lois qui l'oppriment ?

Ne craint-il pas ici ou là, le chômage, les accidents du travail, la misère avec son cortège de souffrances et de privations ?

Pour lui, Allemagne ou Pologne, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, c'est servitude, soumission et exploitation. Il n'y a pas de préférence.

Dans chacun de ces deux pays, comme dans tous les autres Etats du monde, l'ouvrier a les mêmes ennemis.

C'est dans son propre pays qu'il doit engager la lutte et vaincre.

C'est menaçant, le poing tendu, qu'il doit se dresser contre ses exploitateurs.

Les bulletins de vote, les élections, les plébiscites sont des moyens inopérants, des trompe-l'œil, des narcotiques destinés à endormir et à émasculer les énergies et les virilités.

Seules l'éducation libertaire et l'action révolutionnaire sont capables d'apporter ici-bas, le bonheur à chaque individu.

Voilà ce que nous, anarchistes, nous devons faire comprendre à ceux qui souffrent, à ceux qui peinent.

Nos camarades de Haute-Silésie, qu'ils soient annexés à l'Allemagne ou à la Pologne, doivent comme nous rester les adversaires irréductibles des puissances mauvaises de ces deux pays.

Ils doivent dans leurs sphères respectives, profiter de toutes les occasions — et nos frères ne nous les ménagent pas — pour enseigner aux patriotes qui coexistent, comme nous devons le faire nous-mêmes tous les jours.

— Que les réformes ne sont que des sorbettes, des emplâtres sur jambes de bois ; que seule, une éducation rationnelle est à même de former des hommes sains, robustes, intelligents, capables de remonter des effets aux causes, d'observer impartialement et perspicacement

de nos maux, au cœur largement ouvert à l'amour et à la fraternité.

Lorsque de telles individualités auront été façonnées, formées ; lorsque de tels hommes existeront, l'action révolutionnaire ne tardera pas ; elle sera le complément de l'éducation.

La pourriture ne peut couderoyer ou même rester dans le voisinage de la santé et de la vigueur.

La décrépitude ne peut fréquenter la jeunesse.

L'autorité, cause fondamentale et source unique de tous les maux, engendreuse des ténèbres profondes dans lesquelles nous ne parvenons pas à nous reconnaître et desquelles nous ne pouvons sortir — fuira honteuse devant le flamboyant soleil de la liberté.

Alors, mais seulement alors, pour la première fois, le bonheur apparaîtra à l'humanité délivrée.

Léon ROUGET.

STIMULANT...

Le printemps reparait. Le soleil précoce lui fait de ses rayons bienfaisants un accueil caressant. La nature va se parer de ses plus beaux attraits. Les prés vont se couvrir d'herbes vertes et de fleurs sauvages. Les arbres vont se vêtir de feuilles et de fleurs diverses. La vie, enfin, va renaitre, belle et vivifiante...

Dans une mansarde, en plein quartier populaire, un homme dans la force de l'âge marche d'un pas saccadé tout au long de la chambre unique. Sur un grabat, une femme, jeune encore, est étendue. Par instants, une toux rauque la secoue violemment ; une mousse rougeâtre paraît à ses lèvres ; ses yeux fiévreux sont profondément enfoncés dans leurs orbites et cerclés de noir. La tuberculose — la sinistre visiteuse des pauvres — fait encore une victime. Tout à coup, l'homme s'arrête, blême, sans forces : deux voix menues d'enfants souffrants viennent de lui dire : « Papa, j'ai faim... » Et le père, qui depuis trois semaines est sans travail, ne peut trouver que des larmes d'impuissance par calmer la faim de ses chers petits et les souffrances de sa compagne. Lâche ? Non, résigné.

Quartier des Champs-Élysées. Hôtel somptueux. Jour de réception. Des équipages luxueux de toutes sortes défilent continuellement devant la porte de nombreux invités. Salamalecs d'usage. Hypocrites politesses. Avalanches d'esprit et de bons mots. Cancans mondains. Puis l'orgie. Mets succulents, vins fins, musique, cigares, bridge, champagne à flots, bal et lutanar...

Le lendemain matin, les « domestiques », résignés, réintègrent à leur domicile leurs « matras », ivres-morts, qui dégueulent leur trop-plein...

Ces tableaux ne sont que les reflets de l'« Ordre » actuel, de cet « ordre bourgeois » fait de la résignation et de l'ignorance des foules.

D'un côté, abondance, le bien-être, la joie de vivre. De l'autre, la misère, le malheur et le désespoir. Par ici, l'orgie. Par là, la famine. En « haut », l'astuce ; en « bas », la résignation.

Ouvrier intellectuel ou manuel, toi qui souffres physiquement et moralement de cet état de choses, resteras-tu courbé continuellement devant cet ogre qu'est le capitalisme ?

« Accepteras-tu passivement d'être toujours exploité ?

Le chômage est organisé par tes maîtres cupides ; resteras-tu chez toi, incapable de toute réaction, ne donnant que des larmes de rage impuissante pour toute nourriture à tes enfants ?

« Tu as la force, aie l'audace. « Joins-toi aux autres chômeurs ; promènes votre misère dans les quartiers riches, vous y verrez des magasins regorgant de marchandises ; des chaussures en quantité, des vêtements en abondance, des vivres de toutes sortes à profusion. Vous y verrez des demeures fastueuses, de somptueuses limousines, des dancings, des coquettes portant des manteaux de plusieurs milliers de francs, c'est-à-dire tout le plaisir et le luxe nécessaires aux vices bourgeois. »

« Ce spectacle pèsera plus sur ton esprit que long discours de réunion publique. »

« Le contraste de cette vie avec celle que tu mènes sera si frappant qu'il te faudra être aveugle pour ne pas le voir. »

« C'est à ce moment qu'il te faudra, sans attendre l'ordre d'un chef quelconque, puiser au plus profond de toi-même l'énergie nécessaire pour la mise à exécution de la seule force qui compte, parce que seule efficace : l'action directe... »

Printemps de 1921, verras-tu s'épanouir dans les consciences prolétariennes la fleur « sublimée » de la Révolte ? Apporteras-tu, avec le renouveau, la foi qui donnera le stimulant nécessaire aux peuples pour briser définitivement leurs chaînes ?

Pour nous, camarades anarchistes, persévérons plus que jamais dans notre rôle de défricheurs de cerveaux, autant qu'il est en notre pouvoir de le faire. Notre récompense, c'est-à-dire la Révolution, en sera plus prochaine.

G. JACQUE.

Le Verdict des Jurés de la Seine EST UNE GIFLE à notre Magistrature

Nous avons connu trop tard, la semaine dernière, le verdict rendu dans l'affaire du complot pour en donner connaissance à nos lecteurs. Mais rien n'empêche que nous revenions sur ce sujet, car les jurés, de même que toutes autres institutions judiciaires, ont suffisamment commis de méfaits jusque-là, pour que nous tenions à souligner plus particulièrement le geste d'intelligence des jurés de la Seine, de la scission extraordinaire des assises, qui se sont refusés à obéir aux suggestions gouvernementales, en rapportant un verdict d'acquiescement général pour les « comploteurs ».

Ainsi tout est bien qui finit bien ; et le dévouement tant attendu du fameux complot fut comme nous l'avions prévu dès le début du jugement. Logiquement pouvait-il en être autrement ? Mais la logique a fort peu à faire dans les débats des tribunaux et l'on pouvait craindre que les jurés, malgré le manque de preuves, manquant de bon sens, il n'en fut rien et nos camarades accusés s'en soient bien trouvés. Mais quelle gifle retentissante sur la face de notre magistrature...

Les inculpés, après un an de détention préventive, ont enfin en la joie de goûter à la liberté. Liberté qu'avec une insistance digne d'une meilleure cause les juges du parquet de la Seine leur avaient tant de fois refusée. N'empêche qu'aujourd'hui ils jouissent, ces terribles malfaiteurs (?) qui ne risquent rien moins que la détention perpétuelle, ils jouissent, disons-nous, à la barbe des magistrats qui n'en peuvent mais... à leur barbe et à leur nez, de la liberté relative impartie avec tant de parcimonie à tout citoyen de notre « douce » république.

Pour une gifle c'est une belle gifle que celle que les jurés de la Seine viennent d'appliquer sur la face hypocrite des Jousse et autres Drioux...

Aussi si ces derniers avaient conservé quelque pudeur pour l'exercice de leur métier nul doute qu'après le verdict d'acquiescement, les désavouant de si belle façon, ils n'auraient pas tardé plus longtemps pour donner leur démission. Mais allez donc chercher la pudeur chez un juge, chez un juge d'instruction notamment qui pour un oui, pour un non, vous fait incarcérer un homme, et à l'odieux privilège de le conserver dans les geôles aussi longtemps qu'il lui plaît. Si ces gens avaient une conscience ne craindraient-ils pas d'exercer une fonction qui leur concède d'aussi scandaleux pouvoirs. Pouvoirs qui leur permettent de poursuivre leur semblable, de le faire incarcérer et condamner à leur gré. Voilà où nous en sommes encore au vingtième siècle. Nous ne disons pas que nous exagérons... Les preuves, hélas ! de l'arbitraire et du déni de justice des juges (?) sont là... Pudeur, conscience, ce sont là articles rares, bien rares chez les magistrats de notre « beau pays ». Et en attendant de savoir s'il existe toujours des juges à Berlin nous sommes payés depuis longtemps pour dire que les juges français ont perdu, si jamais ils la possèdent, toute notion de véritable justice.

L'ère des président Magaud est éteinte depuis longtemps...

La preuve, c'est qu'après le verdict d'ac-

quiescement du jury de la Seine, envers nos camarades du premier complot, on en persiste pas moins dans les cabinets des juges d'instruction à ouvrir d'autres enquêtes, à poursuivre d'autres inculpations pour fait de propagande, pour fait d'idée, contre d'autres fournées de comploteurs.

Espère-t-on trouver à l'avenir, pour de semblables procès, des jurés plus complaisants pour le pouvoir, mais impartiaux envers les accusés.

Quoi qu'il en soit on est en droit d'espérer que les manœuvres policières et gouvernementales, contre les militants révolutionnaires, échoueront demain comme elles ont échoué hier et que d'autres giffes aussi retentissantes ne manqueront pas leur but.

« Gare à vos faces, messieurs de la magistrature !... »

En attendant serait-ce trop demander que liberté provisoire soit accordée sans retard à tous les détenus en prévention pour fait de propagande. Et aujourd'hui, comme nous l'avons déjà fait bien d'autres fois, nous tenons à nous élever contre ce principe odieux, trop en usage chez les juges d'instruction, qui consiste à conserver incarcérés, pendant de longs mois, des prévenus qui seront certainement acquittés demain, si nous en croyons le dernier verdict des jurés de la Seine, par d'autres cours d'assises. Cette protestation fut d'ailleurs l'objet d'un vote de la part des dits jurés qui estimèrent que pareil scandale a trop duré et que la liberté des individus ne doit pas être soumise plus longtemps à l'arbitraire des juges.

LE LIBERTAIRE.

Dans notre dernier numéro nous avons protesté contre les communiqués tendancieux de la grande presse au sujet de notre vieux ami Sébastien Faure.

L'instruction restant secrète, nous sommes aussi ignorants qu'au premier jour des vraies causes de la nouvelle épreuve de notre camarade.

Nous ne pouvons que lui confirmer toute notre amitié et toute notre estime.

LE LIBERTAIRE.

TOUS AU MEETING

Par solidarité avec nos camarades MATESTI et BORGHI, qui font la grève de la faim et se meurent dans les geôles italiennes.

Pour protester contre la répression qui s'exerce contre les révolutionnaires en ITALIE et en ESPAGNE.

L'UNION ANARCHISTE, en attendant de faire mieux, organise un GRAND MEETING mercredi, à 8 h. 1/2 du soir. Salle des Sociétés Savantes, rue Danton. Elle fait appel à la conscience de tous pour que tous y assistent et y amènent leurs amis. Prix d'entrée : 1 franc, pour couvrir les frais.

Chaque renouvellement et changement d'adresse, doivent être accompagnés d'un franc en timbres postes pour frais de réimpression.

Une mesquinerie... « hénaurme »

Nos paladins orthodoxes et dictateurs de la Révolution Sociale ne brillent pas précisément par la chevaleresque de leur esprit.

Nous croyions naguère que le véritable révolutionnaire était celui qui, parmi l'élite prolétarienne, se distinguait par des qualités de courage et de compréhension, d'honnêteté et de droiture. Fols que nous étions ! La lecture du dernier numéro de la Vie Ouvrière vient de nous guérir à jamais de cette généreuse illusion, en nous administrant la preuve irréfutable que l'on peut à la fois prétendre au titre de révolutionnaire et accumuler la lâcheté et la sottise, la malhonnêteté et la fourberie.

En la douloureuse mésaventure advenue à notre ami Sébastien Faure — qui nous reste cher et grand — nous avons constaté avec une immense tristesse, plutôt qu'avec une stupefaction indignée, que, des trois pages et demie consacrées par elle à la déposition des « moins au procès du complot, la Vie Ouvrière, non contente de passer sous silence le témoignage de notre estimé camarade, avait banni de ses colonnes jusqu'à son nom... »

Le néant du vocabulaire s'affirme, quand il faut qualifier cette chose innommable, infiniment petite — et les persennements, plus petits encore, qui la consomment.

...Et puis, à quoi bon souligner seulement que si le témoignage et le nom de Sébastien Faure sont indésirables aux colonnes de la Vie Ouvrière, M. Victor Basch, par exemple, ami personnel du sinistre Poincaré, ne partage point la disgrâce dont — par un excès d'honneur... ou une indignité — est comblé le vieux militant anarchiste ! A quoi bon souligner que le silence, d'une fausse pudibonderie mais d'un jésuitisme certain, de la Vie Ouvrière, se ravale au-dessous même du niveau des vomissements ordures de l'action

Française — qui elle, au moins, a le courage de ses infamies ! A quoi bon souligner combien ce silence, d'une éloquence suprême, exprime la joie sans mélange de gens se sentant, enfin ! débarrassés d'un redoutable adversaire de tendance !

Faut-il rire du grotesque ou pleurer de l'odieuse du procédé, sans précédent dans les annales révolutionnaires ?...

Mais il faut dire une chose, celle-ci : que les anarchistes, malgré leur intransigence atteignant parfois au sectarisme, malgré leur impatience et leur fureur ardent désir de clamer la vérité quelle qu'elle soit, évitent toujours de nuire à leurs adversaires malheureux et n'emploient pas contre eux tous les moyens, bons ou mauvais, honnêtes ou non. Toujours, ils sont guidés par le souci de ne point discréditer l'idée révolutionnaire en discréditant ses militants et ces « farouches » savent, le cas échéant, faire taire leurs préférences et mettre un frein à leurs embellissements.

Des exemples ? Nous en pourrions citer plusieurs. En voici un seul : La semaine même où commença le procès du complot, le Libéraire devait ouvrir publiquement en ses colonnes, enquête sur la Dictature du Proletariat. Par question d'opportunité — les anarchistes sont parfois opportunistes ! — nous décidâmes d'attendre la fin du procès pour commencer cette enquête. Et qui fut l'inspirateur de cette décision ? Sébastien Faure !...

Allons la cause est entendue : nous sommes de petits-bourgeois — si souvent fois flétris.

Une consolation nous reste, cependant : nous avons deviné nous de parfaits bourgeois, stigmatisés magistralement par Flaubert : « ceux qui pensent basement » — et agissent de même !

Louis DESCARIN.

LA REPRESSION

En Espagne

SUS A LA CAMARILLA

Le sang rouge des lutteurs de Catalogne, des Andalous indomptés, des syndiqués de Bilbao éclabousse depuis trois longs mois, sur le pavé des carrefours et les routes poudreuses, sous les voûtes funèbres des cachots de Torquemada, dans les fosses des forteresses maures, le faciès maudit de la Majesté tricolore du royal dégenéré Alphonse XIII. Ce pendant que par-dessus le roc tête des cimes pyrénéennes, les appels désespérés de nos frères espagnols, traqués, mouchardés, incarcérés, saignés, fusillés ou suppliciés, cherchent un écho, ici, dans les cœurs qui vibrent...

Depuis plus de trois mois, en cette terre ardente que compriment et sur qui pèsent de tout leur clair-obscur véné-

neux les pires moqueries, la rage autoritaire, conservatrice et répressive de toute la vermine sociale, atteint un paroxysme effrayant. Là, ce n'est plus la lutte ; c'est l'assassinat ! — est-ce bien utile de le dire ! — composent la plus grande partie, la plus odieusement mutilée, de ce tas de cadavres jeunes, aux testicules arrachés, aux tympans percés, électrofiés, avec lequel les Escavagistes et les cloportes ibériques veulent barrer la route à Demain.

C'est assez ! ...Sera-t-il dit que les anarchistes, en France, ne font plus trembler que les mercenaires ou les faiseurs de la Sociale ?...

Agissons ! Faisons que cesse cette ignominieuse corréda...

Sus à la Camarilla !

TODUALC.

DANS LES CACHOTS ESPAGNOLS



Au secours ! Frères de France... au secours

UNE ENQUÊTE DU Comité de Défense Sociale (Section lyonnaise)

En Espagne, comme dans tous les pays, l'organisation ouvrière a pris un grand développement. La C.N.T., qui comptait avant la guerre 100.000 adhérents en avait 800.000 au dernier congrès confédéral tenu il y a deux ans.

Le mouvement ouvrier en Espagne compte deux organisations : la Confédération Nationale du Travail, dont la plupart des militants, syndicalistes, anarchistes, ont toujours propagé la révolte, l'action directe avec comme but final le communisme anarchiste. L'autre organisme qui s'intitule : Union Générale des Travailleurs est dirigé par des réformistes ou socialistes, partisans du parlement et de la démocratie.

Dans leur lutte formidable, unique dans les annales de la lutte de classe, les ouvriers ont agi directement contre le Patronat sans s'occuper de l'existence du gouvernement. De part et d'autre les victimes sont nombreuses. La Fédération Patronale aidée par le gouvernement et par tous les partis politiques, a fait assassiner des dizaines de militants et emprisonner plus de 50.000 ouvriers.

De leur côté, les ouvriers ont pratiqué le sabotage en règle, ont ruiné divers industriels ; et pour répondre aux provocations gouvernementales et patronales, des groupes se formèrent qui répondirent du tac au tac : à l'assassinat et à l'emprisonnement des militants ils répondirent en exécutant patrons, gouverneurs, magistrats, policiers et mouchards. On compte à peu près 5 à 600 attentats, tous suivis d'une ou plusieurs morts, effectués par les groupes révolutionnaires.

Je vous dirai que dans les centres où les anarchistes avaient de l'influence sur les ouvriers, la journée de 8 heures existe depuis 15 ou 20 ans. Le tacheron, le travail au pièces, la prime n'existent plus. Pas de travail à l'heure. Tout se règle à la journée ou demi-journée. Lorsqu'un patron renvoie un ouvrier il lui donne pendant une semaine 2 heures par jour pour chercher une autre occupation.

Pourquoi la lutte actuelle ?

Il y a quelques années dans les principaux centres ouvriers, notamment à Barcelone, à Saragosse, Valence et ailleurs, les ouvriers imposèrent aux patrons l'obligation de n'occuper que des ouvriers syndiqués ; débauchage et embauchage se faisaient sous le contrôle des délégués ouvriers. Il est arrivé même quelquefois que les délégués embauchèrent contre la volonté du patron.

Ainsi par exemple, lorsqu'il y avait des ouvriers qui appartenait au Syndicat se trouvaient sans travail pour une cause ou autre, les délégués d'ateliers se consultaient,

et dans les maisons où il y avait possibilité d'occupation le délégué plaçait le sans-travail. Le délégué s'en allait trouver le directeur ou patron, le prévenant qu'il y avait un tel qui travaillait à telle section, et de bien vouloir l'inscrire comme personnel de la maison.

Naturellement la direction protestait, renvoyait l'ouvrier, souvent le délégué ; mais aussitôt tout travail était paralysé dans l'usine ou chantier. La lutte était violente. Des accidents, comme des coups de revolver au patron, au contremaître ou à un mouchard, se produisaient souvent. Presque toujours, les ouvriers étaient vainqueurs, et le patron se voyait dans l'obligation de reprendre tout le monde, de payer les journées de grève, et d'intervenir pour faire relâcher les prisonniers ou verser une indemnité. Les grèves, puisque les patrons étaient souvent obligés de payer, les grèves dis-je se multipliaient.

Mais le gouvernement était préparé. A la grève générale il répondait en proclamant l'état de siège ; et mettant hors la loi les syndicats uniques, arrêtait par milliers les adhérents au syndicat. Tout individu porteur du carnet syndical était arrêté ; les rues se sillonnaient de patrouilles de garde blanche et de gendarmes.

Les journaux révolutionnaires sont supprimés, leurs imprimeries sont détruites. La réaction triomphe. Les ouvriers ne désarment pas. Dans les travaux ils imposent respect à leurs exploitateurs ; mais tous les porte-parole des ouvriers sont désignés à la police, qui les arrête immédiatement. Une brigade spéciale dirigée par un ex-chef de police à la solde du patronat et qui était composée d'ex-militants renégats et traitres de la classe ouvrière, se faisait fort d'en finir par la terreur avec tous les militants. Plusieurs d'entre eux furent assassinés, un grand nombre emprisonnés. Les travailleurs ripostèrent. De nombreux groupes de 5 à 10 compagnons se formèrent et aux coups de la Fédération patronale ils répondirent par l'exécution des patrons les plus récalcitrants. Tout patron ou contremaître, directeur ou ingénieur soupçonnés de dénoncer les ouvriers aux agents de la réaction étaient tués.

Une brigade spéciale composée d'ex-militants traitres à leur cause et qui avaient fait arrêter des milliers d'ouvriers fut exécutée à son tour y compris le chef de police. Le gouverneur de Barcelone ne cessait pas de faire arrêter les ouvriers. Quelques-uns de ceux-ci ont disparu à jamais. Les prisons étaient pleines, les navires de guerre furent transformés en prisons, au mois de mars de l'année dernière il y eut dans la région de Barcelone plus de 40.000 ouvriers arrêtés.

En Andalousie, Valence, Saragosse, la révolte grandissait. Malgré l'état de siège, malgré la répression une propagande intense était faite contre le régime capitaliste. Des mutineries militaires éclatèrent ; les paysans se ré-

Critique de l'Economie Marxiste

Le socialisme scientifique ?

Avant d'entrer dans le détail de l'économie marxiste, j'ai à m'excuser de prendre l'apparence du pédant.

Je serai obligé, dans mes exposés, de faire des citations précises et de montrer, par les textes mêmes, que mon dédain du marxisme n'est pas seulement d'ordre sentimental. Par cette méthode, la discussion ne sera pas toujours amusante, mais puisqu'on oppose toujours à nos convictions le nom de Karl Marx, nous montrerons par Marx lui-même que nos réus sont plus raisonnables que l'esprit pratique des marxistes fidèles.

En puis, le résultat seul importe, et une fois n'est pas coutume — reprenant une pensée de Marx, nous dirons : « Il n'y a pas de route royale pour la science. Et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ces sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés. » (1).

Quand on discute avec les socialistes, raison contre raison, le dernier argument qu'ils apportent est qu'ils ne sont pas des songeurs, mais des hommes de science.

Etudiant les bases de leur connaissance, je me suis aperçu qu'ils étaient les savants d'une science fautive.

Par quoi le marxisme légitime-t-il sa prétention d'être scientifique ? Est-ce par l'observation des faits ? Non, car Marx et Engels n'ont rien découvert par eux-mêmes et, d'ailleurs, ils n'ont jamais eu cette prétention que le marxisme puisse servir de méthode de recherche sociale. Voici ce que dit Engels sur les découvertes du marxisme :

« L'existence de la partie du produit que nous appelons plus-value était connue longtemps avant Marx, et de même on avait exposé avec plus ou moins de clarté qu'elle consistait dans cette partie du produit du travail qui est prélevée sans qu'on en paye l'équivalent. Marx entra en scène et se mit en opposition avec ses précurseurs. On eût dit qu'il avait trouvé une solution, il vit un problème. » (2).

C'est dans la discussion des travaux de Ricardo, Adam Smith, Saint-Simon (3), Fourier, Proudhon, que Marx prétendit apporter un procédé logique qui créerait la science là où il n'y avait que confusion.

C'est donc par sa dialectique que le marxiste prétend donner une forme scientifique aux observations sociales des économistes qui le devancèrent. Et la dialectique appartient à Hegel.

Marx n'a pas le souci de montrer comment les observations des faits lui ont donné la conception de la réalité du mouvement des choses. Ce procédé dialectique risquait trop de montrer que la hauteur du Capital n'apportait qu'une explication difficile, simplement pour montrer leur savoir livresque. Or il y a de la vie, ils n'y veulent voir que des formules.

« Le procédé d'exposition, dit Marx, doit se distinguer formellement du procédé d'investigation. » (4).

On est la garantie de la science, si les méthodes d'investigation sont différentes des méthodes de recherches ? Quelles garanties avons-nous avec ce système, que le fait qui gêne ne sera pas écarté de la discussion ?

En bon homme de science, Marx devait subordonner les idées aux faits, en ce sens qu'une idée est scientifique quand elle n'est contredite par aucune observation. Il faut donc que l'exposition du principe rappelle toutes les expériences du passé et permette toutes les investigations pour l'avenir. Une loi scientifique ne doit pas prendre des formes différentes selon la mentalité de l'observateur. Elle doit toujours se enlever sur les faits. Sans cela, pour défendre son idée on omettra les faits contradictoires et la garantie de généralité précise, qui est le fondement de toutes les lois scientifiques, n'est plus assurée.

« La représentation des faits par la pensée ou l'adaptation des pensées aux faits, sous prétexte que ces faits n'ont été observés que partiellement, de prévoir les éléments qui les complètent dans la mesure où leur complément se trouve déterminé par ce que nous connaissons déjà. Les caractères des faits sont liés entre eux et c'est en cela que consiste leur détermination. » (5).
Déjà dans la méthode même, nous ne trouvons rien de scientifique. On comprend que gêné par toutes ces contradictions, Engels se soit écrié : « Il est, en effet, inutile de chercher chez Marx des définitions définitives, vraies, une fois pour toutes. » (6). La valeur scientifique du procédé d'exposition disparaissant, il faut tout de même que l'édifice marxiste prenne l'apparence d'une solidité logique. On utilise la dialectique de Hegel. On va transposer dans l'ordre matériel ce qui a été conçu pour l'ordre intellectuel. Et ainsi le tour est joué. « Chez lui — Hegel — elle — la dialectique — marche sur la tête. Il suffit de la remettre sur ses pieds pour lui trouver à la physiologie tout à fait raisonnable » (7).

Quelle est la valeur scientifique d'un

procédé logique ? Sans discuter maintenant la dialectique et l'intérêt que lui porte Engels dans l'Anti-Dühring, nous pouvons nier tout de suite la valeur scientifique du socialisme.

Un procédé d'exposition n'est jamais une démonstration.

Henri Poincaré, plus compétent que Marx dans les sciences, dit très bien : « La vérification est stérile parce qu'elle apprend rien. C'est le contraire de la démonstration. » (8).

Prouver ce que l'on dit n'est qu'une jonglerie quand, posant à la base des preuves, des définitions que l'on ne discute pas, on cherche seulement à montrer que dans la logique il n'y a rien de contradictoire dans l'exposé. Et c'est ce que fait le marxisme. Il affirme le matérialisme historique. Sur ce matérialisme historique, il développe sa dialectique. Puis, pour démontrer qu'il a raison, analysant la dialectique, il prouve que ce procédé logique est basé sur le matérialisme historique. Mais c'est la base même de l'analyse qu'il s'agit de démontrer comme s'adaptant aux faits qui fait la valeur scientifique d'une démonstration.

Nulle part, dans le Capital, le matérialisme historique n'est prouvé autrement que par une affirmation. Et je dénote l'importance que Marx a mise à ce principe posé comme un postulat.

Si, en science, la vérification n'apprend rien, parce que c'est le retour de la combinaison logique à des éléments simples, de même le marxisme n'est d'aucune utilité si, disséquant l'économie marxiste, on arrive à prouver qu'elle est composée des éléments qui sont le fondement du marxisme. Ainsi apparaît tout de suite la vanité de la science marxiste. Il faut, pour connaître la vérité des fondements du marxisme, aller étudier ailleurs les phénomènes sociaux que Marx n'a pas étudiés directement, selon l'aveu d'Engels lui-même. C'est la raison, sans doute, qui fait dire à Kautsky que : « Marx et Engels ne parlaient que rarement et brièvement des fondements de leur théorie et employaient la meilleure part de leur activité à appliquer cette théorie à l'étude des faits. » (9).

Par avance, ils commettaient les faits à leurs idées préconçues et on nous parle de science.

Ainsi, nous constatons par des citations non suspectes que, dans sa méthode, le marxisme n'est qu'un procédé logique d'exposé économique.

Mais avec des procédés logiques, on peut tout dire sans que rien n'approche de la réalité.

La géométrie non euclidienne permet de faire des théorèmes aussi vrais que la géométrie courante. Cependant, à notre façon, il apparaît impossible qu'il soit logique de faire des droites perpendiculaires à elles-mêmes, etc.

Pour faire des géométries variées, comme Lobatchewsky ou Riemann, mais qui paraissent absurdes à notre esprit, il suffit simplement de définir les bases de façon différente, de dire, par exemple, que la droite est une courbe (11).

Mais ces géométries sont vraies comme la géométrie d'Euclide, parce qu'on accepte des « hypothèses physiques différentes » (12) de celles que nous éprouvons tous les jours.

Maintenant, on voit que le reproche de n'être pas des réalités, ne s'adresse pas à nous. Nous ne posons pas comme les marxistes, des principes qui ne se discutent pas. Nous ne disons pas qu'il est évident que l'homme est pourvu d'une faiblesse et d'une impuissance si grande, qu'il lui est impossible d'agir socialement. C'est eux qui donnent à leurs postulats une nature à l'homme différente de celle que nous apprend l'expérience quotidienne et l'Histoire des peuples.

Leur mathématique sociale aboutit à d'aussi étranges sociologies expérimentales que les géométries de tout à l'heure aboutiraient à d'étranges machines-outils, si un mécanicien voulait les appliquer dans sa production.

Le marxisme est une hauteaine logique, il n'est pas un procédé scientifique.

SALVATOR.

- (1) Capital, 1 volume, page 12.
- (2) Capital, 2 volumes, Préface, page XVIII.
- (3) Voir dans la note d'Engels, Capital, 3 volume, tome 2, page 178, la mauvaise foi de Marx et son ingratitude envers Saint-Simon.
- (4) Un homme qui déforme la vérité par passion ne peut pas faire de la science.
- (5) Ernst Mach. La connaissance et l'erreur, page 13.
- (6) Capital, 3 volumes, préface tome I, page 15.
- (7) Capital, 1 volume, page 351.
- (8) Henri Poincaré. La Science et l'Hypothèse, page 13.
- (9) Kautsky. Marx et une critique Bernstein, page 1.
- (10) H. Poincaré. La valeur de la science, page 9.
- (11) H. Poincaré. La Science et l'Hypothèse, chapitre III.
- (12) Federico Enriques. Les concepts fondamentaux de la science, page 39.

" PROPOS SUBVERSIFS "

Les 12 Conférences de SEBASTIEN FAURE, fidèlement sténographées, en 12 brochures de 32 pages chacune, avec couverture. Prix de chaque brochure : 0 fr. 50. — Franco : 0 fr. 55.

DEJA PARU :

1. La Fausse Rédemption.
2. La Dictature de la Bourgeoisie.
3. La Pourriture parlementaire.
4. Leur Patrie.
5. La Morale officielle... et l'autre.
6. La Femme.

7. L'Enfant.

8. Les Familles nombreuses.

A PARAÎTRE :

9. Les Métiers haïssables.
10. Les Forces de Révolution.
11. Le Chambardement.
12. La véritable Rédemption.

En vente à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville, Paris (XII).

Prix spéciaux par quantités.

Les Jours qui passent

JEUDI 17 MARS.

Les « Comploteurs » sont acquittés ! Quelle gifle retentissante pour ceux qui ont engagé les poursuites ! Le président Drioux écume de rage : ses accusés lui glissent entre les mains. Il rêvait, pour eux, la déportation dans une île lointaine. Ses rêves se sont heurtés contre un bec de gaz : le verdict du jury.

Non contents d'acquiescer, les douze juges-amateurs rédigent le vœu suivant, destiné au gouvernement :
« Les membres du jury de la Seine, de la session extraordinaire du 28 février 1921, émettent le vœu que le Parlement reprenne la plus vite possible la proposition de loi sur les garanties de la liberté individuelle, déposée par M. Georges Clemenceau le 16 décembre 1905. »

Sans doute, l'arrestation préventive de militants bolchevistes est inadmissible ; elle l'est également quand il s'agit d'anarchistes.

Nous, libéraux, ne nous dérobons jamais lorsqu'il faut revendiquer nos conceptions devant le complot de Thémis.

Les jurés qui ont stigmatisé les procédés gouvernementaux contre les communistes n'ont-ils pas voulu signifier en même temps, qu'ils étaient pour l'abolition des lois scélérates de 1894 dont nous sommes si souvent les victimes ?

A quand l'abrogation de cette juridiction inique ?

VENREDI 18 MARS

Le cinquantenaire anniversaire de la Commune. Encore combien d'anniversaires de ce genre avant que nous ayons enfin réalisé la « Commune » de nos rêves, celle dont la fondation est possible, mais dont l'avènement est retardé par l'ignorance et la mauvaise volonté de ceux qui ne savent pas et surtout de ceux qui ne veulent pas savoir.

Nul ne pourrait le dire. Avant de lancer les masses à l'assaut de la société capitaliste, il faut les éduquer ; il faut les éduquer. Le besoin d'éducation est indispensable et utile au même titre que la question de l'organisation au sein des groupes et des partis.

Allons ! En attendant le grand soir, tous à l'assaut de l'ignorance ! Tous à l'assaut des préjugés qui empêchent la partie du peuple qu'il nous faut convertir, de voir clair et de penser sainement.

De l'éducation ! encore de l'éducation ! et toujours de l'éducation ! Telle doit être notre devise.

SAMEDI 19 MARS.

Je lis la Vie Ouvrière qui vient de paraître. En vain, parmi les dépositions publiées par cet honnête organe, ayant trait au complot, je cherche celle de notre vieil ami Sébastien Faure. Je ne la découvre point, oubliée ou... muflerie ? — Réflexion faite, j'opine pour la seconde hypothèse. Les dictateurs sont décidément plus plats et plus bas que les plumitifs de la grande presse.

Sébastien Faure qui est venu déposer en faveur de leurs amis, lors du récent procès, est lâchement oublié par les révolutionnaires de la rue Pelleport, vraiment plus chatouilleux sur certains chapitres que le dernier des juges d'instruction.

Nous n'avons qu'une attitude à prendre, nous, anarchistes, en face d'une pareille pusillanimité : Proclamons bien haut que nous ne sommes pas conservateurs à Sébastien Faure toute notre affection, mais que nous ne l'abandonnerons pas pendant tout le temps qu'il lui faudra pour traverser la plus cruelle, la plus dure et aussi la plus pénible des épreuves. Bien mieux : que son nom soit pour nous un drapeau qu'on est fier de déployer en face

des muflés et des pleutres. Nous, oubliez Sébastien Faure qui a tant œuvré pour la cause des déshérités.

Jamais, jamais, jamais.

Vive Sébastien Faure !

DIMANCHE 20 MARS.

Pas grand chose de bien saillant à noter. L'Allemagne par l'organe de von Simons, déclare qu'elle ne peut pas payer. Quelques industriels d'outre-Rhin se sont plaints, parait-il, des propositions formulées à Londres par la délégation allemande. On s'attend à de nouvelles contre-propositions qui nécessiteront, bien entendu une nouvelle conférence.

Sinistres comédies, toutes ces entrevues que provoquent les gouvernements de deux pays, les uns pour amener les autres à composition et s'en faire obéir ; les autres pour essayer d'amoindrir la rigueur d'un traité dont le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il ne nous apporte pas la paix générale et définitive, puisqu'il laisse intacts des capitalismes rivaux engendriers de guerres de toutes sortes !

LUNDI 21 MARS

Terrible drame à Sainte-Adresse : un homme tue ses deux enfants, sa femme et se suicide.

C'était un petit commerçant de Boulogne-sur-Seine. Contrairement à certains guesuistes, pour qui la dernière gué-guerre a été une occasion de s'emparer des poches, il ne faisait pas d'affaires. Acculé à la faillite, à la veille d'une saisie, il a préféré ne plus traîner et ne plus faire traîner sans existence aussi lamentable, faite de tracasseries multiples et de soucis sans nombre.

Avec sa petite famille, il s'est rendu à la falaise de Sainte-Adresse, derrière l'édifice. D'accord avec sa femme, il tua d'abord sa fille, âgée de dix ans, puis son bébé de huit mois. Enfin, ajoute le journal dans lequel j'ai pu lire cet affreux drame, il tira sur sa femme, qui s'était couchée sur le ventre pour ne pas le voir tuer le bébé. Il se suicida alors près de ses victimes.

Ne nous étonnons pas de voir se dérouler sous nos yeux de telles horreurs : la société actuelle, basée sur le capitalisme, ne peut que favoriser les uns au détriment des autres. Le commerce qui provoque la libre concurrence, la réclame, la publicité, tous ces moyens d'obtenir des profits, ont pour toutes ses formes, engendrent forcément une richesse, le luxe et l'opulence pour les uns, la faillite, la misère et... la mort pour les autres.

Dans une société où les efforts d'une majorité ne profitent plus à une minorité, mais où les efforts de tous profitent à tous, on n'assistera plus à des tragédies aussi affreuses que celle dont la plage de Sainte-Adresse vient d'être le théâtre.

MARDI 22 MARS.

Préparation militaire obligatoire de tous les petits Français dès l'âge de seize ans. Ainsi en a décidé la Chambre, approuvant, par son vote, un texte du Sénat.

La diminution du temps de présence à la caserne était une réforme trop hardie. « 12 » il fallait la compenser par une bonne petite loi obligeant de tous jeunes hommes sortant de l'école à faire l'apprentissage de la discipline. Préparation militaire, cela signifie, si je ne m'abuse, préparation à... la guerre.

A qui servirait d'enseigner à la jeunesse de notre pays le maniement du fusil et le lancement des grenades, si on n'était pas persuadé que les efforts de quatre millions de jeunes gens, que saisissez, que mûrisse une jeunesse aura à se souvenir, sur un champ de carnage, des leçons inculquées antérieurement ?

Il faut penser à préparer la prochaine « dernière guerre ». Pour cela, tous les moyens sont bons. Attendons-nous, un de

Quelques Livres

LA MUSE DE SANG par Marc de Larré-guy (de Civrieux), préface de Romain Rolland (Société Mutuelle d'Édition). 1 vol., 2 fr.

Parmi tant d'œuvres « poétiques » enfantées par la guerre, je n'en sais guère de plus émouvantes que celle petite plaquette, dans sa préface Romain Rolland avertit le lecteur :

« Voici une malediction contre la guerre. Celui qui la jette avant son sang à la face du monstre est un jeune mort de Verdun. »

Et cette malediction, venant d'un jeune homme appartenant par sa naissance à une classe si éloignée de nos vies de révolte, est pour nous la très précieuse preuve que notre pensée sur la guerre fut la seule vraiment humaine, la seule qui puisse servir les hommes en une urgence protestant contre l'horreur déchaînée par les marchands au court sec et les militaires sans esprit.

Les poèmes qui suivent la préface de l'auteur de Clémenceau, écrits en vers classiques et si non parfaits dans leur forme juvénile, sont d'ardentes protestations contre le massacre imbecile et féroce.

Le dernier, *Vade retro*, vitrifié les néo-crochages de la patrie lorsqu'ils déclament : « Debout les morts ! » en un lyrisme ardent et sombre :

*Laissez-les donc dormir en paix !
Ces morts, ces morts couchés, que vous
[ont-ils donc fait
Pour être pourchassés dans leur funèbre
[asile ?*

Et après avoir exprimé le néant de la cause de l'immense sacrifice, le poète rappelle à la pudeur les Tyréides de l'arrière, hypocrites et lâches, battant de loin la mesure de la danse macabre.

Taisez-vous... Prenez garde à vous... Laissez-les donc dormir en paix !

*Roulés dans leurs toiles de lente
Ou bien craignez ! Craignez que les morts
[ne vous haïent
D'hallucinants remords et de folle épou-
[vante.*

Si vous touchez à leurs lincoils !

Mais les pages les plus poignantes du livre sont celles écrites sous le titre *Mea Culpa*, par le père du jeune soldat tombé pour l'idole patrie. C'est le cri de douleur d'un père, l'aveu d'une conscience ouverte enfin à la lumière par l'indicible souffrance de la mort du fils, et ce père, se dressant repoussant et accusateur à la fois contre les responsables, a su trouver des accents à une telle grandeur tragique et simple, que l'émotion brutalement nous serre la gorge, et oubliant les différences de classes, de pensées et de sentiments, on sent libre et soi toute la douleur exprimée en ces lignes :

« Par ma faute, ma faute irréparable, hélas ! moi ; mais par leur Crime, à eux, ceux qui ont menti, mentent, vivent — triomphants ou enrichis — du Mensonge et par qui j'ai été trompé — comme tant d'autres innombrables dupes... d'innombrables victimes. »

LE CLUB DU BONHEUR, roman, par F. G. de Maigret (Bernard Grasset, éditeur).

Que la particule précédant le nom de l'auteur n'effraie pas plus le lecteur en ce qui concerne cet ouvrage qu'en ce qui concerne le président. Le Club du bonheur est l'œuvre d'un esprit libre et haut qui, bien que n'étant pas anarchiste, se rapproche singulièrement des théories connues et aimées des lecteurs de *Libertaire*.

Ce livre n'est pas, à vrai dire, un roman ; l'affabulation romanesque fut pour l'auteur un moyen d'établir une des plus âpres et plus profondes critiques qui aient été faites de notre fausse civilisation. Voici le thème : Un jeune millionnaire désabusé, en route d'aventure, pénètre le secret de son très mystérieux chapelier anglais, qui est en

ces jours, à voir les femmes, elles aussi, se passionner maternellement, en attendant l'embrigadement obligatoire de tous les bambins des « maternités » !

MERCREDI 23 MARS.

On connaît à présent les résultats du plébiscite en Haute-Silésie. Ce résultat, à vrai dire, importe peu. Le droit qu'ont les peuples à disposer d'eux-mêmes correspond à peu près à celui qu'ont les moutons, des qu'ils ont franchi la porte de l'abattoir. Un plébiscite ne signifie rien, de moins en fait, qu'il se soit toujours les gouvernements qui disposent des gouvernés.

Le peuple haut-silésien, après le vœu qu'il a émis d'être rattaché à l'Allemagne, sera-t-il plus heureux que s'il avait déclaré vouloir être intègre à la Pologne ?

Mais non, pour des parias il devrait être indifférent d'être dirigé par Pierre ou Paul.

Comme disait Théophile Gautier :
« Que m'importe d'être gouverné par un
sabrè, un goupillon ou un parapluie : c'est
toujours un bâton ! »

UN CÉLEBRE INCONNU.

même temps le créateur d'une société secrète : le *Happiness Club*, ayant pour but un classement « scientifique » des hommes et leur adaptation mécanique à des fonctions sociales déterminées : l'organisation de l'humanité-fourmière et de l'Homme-celule en résumé. Le chapitre consacré aux intellectuels est d'une réelle valeur satirique et philosophique. Le héros écorché de l'affreuse sécheresse de la doctrine du Club du bonheur s'enfuit alors au Phosphore, mais la, l'absence totale de civilisation le choque d'autant plus qu'il est amoureux de la fille de l'animateur secret du Club du bonheur. Enfin, après une catastrophe sobrement contée, l'Amour redempteur triomphe, et le roman s'achève par un étonnant appel à l'Harmonie basée sur cet Amour si méconnu, voire méprisé, par nos générations abruties par tant de mensonges.

Appartenant à la famille des romans philosophiques, et par là même intéressant, heureusement imaginé et suffisamment « écrit », le Club du bonheur mériterait l'éloge d'une critique soucieuse de justice, car il fait penser, ce qui n'est pas à dédaigner à notre époque si superficielle et fébrile.

PAGES DE MON CARNET, par Maurice Wullens. (Edition de la revue Les Humbles.)

Tous nos amis connaissent Maurice Wullens, le vaillant directeur des *Humblés* Soldat (bien malgré lui), blessé gravement, prisonnier en Allemagne, il employa toutes les ressources de son tempérament, de son retour, contre la guerre qu'il avait subie. Il appartenait, aux Guiboulas... et quelques autres, à la petite phalange de ceux qui furent des protestataires de la première heure. Inlassablement, il dénonça les mensonges des plumitifs prétendus de la Patrie, et les pages qu'il publia sous le titre plus haut cité sont simplement des Souvenirs de guerre et de captivité, écrits sans nul a prioriisme et avec une sincérité à vécue.

Avant lui ces pages, on est plus convaincu que jamais que les barbares ne sont pas tous Allemands et que bien des Allemands ne sont pas des barbares. Une précision absolue ne permet pas le moindre doute quant aux faits contés. Gageons que les « critiques » de la grande presse, si pressées d'écouter sur tous les faits fallacieux de nos « glorieux soldats », ne parleront guère de cette œuvre, toute de sincérité et de vérité.

GENOLD.

Dernière lettre de Kropotkine adressée aux anarchistes suédois

La dernière lettre que Kropotkine a envoyée aux ouvriers de l'Europe occidentale, peu de temps avant sa mort, le 20 décembre, était adressée aux anarchistes suédois. Cette lettre nous montre les dernières pensées de Kropotkine, et c'est pour cette raison que nous la reproduisons :

« Chers camarades,

« De tout notre cœur, nous vous remercions nous trois, de votre invitation engageante de venir à Stockholm. Il me serait un véritable plaisir de rendre visite, de nouveau, à votre pays où j'ai passé de belles journées dans ma jeunesse.

« Des regards pour ma santé m'obligent, cependant, de renoncer à l'idée de passer un deuxième hiver à Moscou, dans les circonstances actuelles. Nous sommes établis à la campagne, dans la petite ville de Dmitroff. Toutefois, je dois confesser que je sens, dans mon travail actuel, la distance entre nous et le centre de la vie intellectuelle européenne.

« Cependant, sans parler de nos excellents amis russes que nous ne quittons qu'avec un vif regret, nous serions également désolés d'abandonner la Russie, en ce moment. Malgré toutes les fautes qui se glissent dans une révolution, spécialement sous un régime centralisateur et autoritaire, cette révolution change néanmoins l'esprit à l'égard de la possibilité d'une révolution sociale, de laquelle on a commencé à douter en Europe. On sent croître un nouvel esprit qui empêche de plus en plus avec chaque jour qui s'écoule un simple retour à l'ancien état de choses. Mais je ne me sens plus assez fort pour participer activement au travail pour la nouvelle construction, ce qui me fait penser souvent de finir mon travail théorique dans le voisinage d'un centre intellectuel de l'Europe.

« Camarades et amis ! Je suis avec vous de tout mon cœur, vous qui travaillez pour la libération de l'humanité du joug du capitalisme. »

Pierre KROPOTKINE.

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

Avec un rôle symptomatique, l'Agence Havas est en train de les claironner aux quatre coins du monde. Et c'est ici, qu'apparaît, sous dans son tréfonds, l'infamie du rôle joué par l'ambassadeur de Poincaré.

Dès ce moment, il harcèle de ses excitations le ministre russe des Affaires étrangères, le fameux Sazonoff.

« De la fermeté ! De la fermeté ! ne cesse-t-il de lui répéter, à chaque instant.

Pour mériter, canaille, désireux de la guerre, que l'homme d'Etat russe, il est épouvanté devant la gravité de ces excitations et il ne peut s'empêcher de balbutier à son partenaire cette timide objection.

« Mais avec une pareille politique, c'est à la guerre que nous allons tout droit. » Et le chancelier Paléologue de lui répondre :

« Sachez, Monsieur, qu'à partir d'aujourd'hui la guerre peut éclater d'un moment à l'autre, et cette perspective doit dominer toute notre action... » De la fermeté ! De la fermeté !

Et maintenant, à côté de ces deux sinistres personnages, s'en dresse un troisième pour qui la guerre est aussi le but désiré, c'est Sir Buchanan, l'ambassadeur d'Angleterre à St-Petersbourg, dont le rôle odieusement provocateur est mis en relief dans le Journal de Paléologue, avec une naïveté cynique qui frise la vénerie.

Avec l'hypocrisie roublardise qui caractérise la race, cet Anglais, joue un double jeu. Il sait que son pays tout entier, et jusqu'à un certain point ceux qui le gouvernent, veulent pas la guerre, et, dans son attitude officielle, il se conforme à cette tendance sans doute pour conserver sa situation, mais, gagné personnellement par Paléologue à la cause du parti de la guerre, il fait tout son possible en dessous pour jouer de l'huile sur le feu.

Aux excitations que l'ambassadeur de Poincaré ne cesse de lui prodiguer comme à Sazonoff, loin de répondre non, il laisse envahir l'arrière-fond de sa pensée et lui murmure tout bas : « Ah ! si, dans mon pays, le parti conservateur était au pouvoir. »

C'est ce même personnage que nous verrons plus tard, après la première révolution russe, pousser ce mannequin de Kerensky à la continuation de la guerre à outrance, et lutter à coups de millions, contre le pacifisme de Léningrad après la deuxième révolution.

Poussé par les excitations brutales de Paléologue, et les hypocrites encouragements de Buchanan, Sazonoff n'hésite plus à la prendre de très haut avec Poutale, l'ambassadeur d'Allemagne.

Et la bruta russe, n'ayant ni l'intelligence du Français, ni l'astuce hypocrite de l'Anglais, dépasse si bien la mesure dans sa conversation avec l'Allemand, que Paléologue se voit obligé de le rappeler au calme et il le fait avec son cynisme coutumier. Comme Sazonoff vient d'avoir une prise de bec avec Poutale.

« De grâce, lui dit-il, soyez calme : n'oubliez pas que mon gouvernement est un gouvernement d'opinion et qu'il ne pourra soutenir efficacement ce qu'il a l'opinion avec lui. Enfin pensez à l'opinion anglaise. »

Que voulez dire ces paroles sinon : nous la tenons, enfin, que nous nous efforçons de nous en faire des succès ; nous sommes sûrs de la France, presque sûrs de l'Angleterre, n'allez pas tout compromettre en vous emballant.

Et pour mieux faire comprendre encore le fond de sa pensée à ce soldat imbecile, Paléologue ajoute : « C'est à Londres que vous

devez penser. La moindre imprudence de votre part nous coûterait le concours de l'Angleterre. »

Impossible n'est-ce pas de mieux mettre les points sur les i.

Comme un enfant qui a peur de perdre le gâteau promis, à cette cynisme sémone, Sazonoff répond qu'il modérera son attitude et surveillera ses paroles.

Quelques heures après cette conversation, Paléologue apprend que le ministre de la guerre russe vient de faire un pas de plus, et un pas décisif vers la guerre, en ordonnant de sévères concentrations de troupes.

Cette nouvelle arrache au triste diplomate un cri d'allégresse. Il écrit :

« Cela sent déjà la mobilisation. Je dis adieu à Iswolsky. Nous échangeons rapidement nos impressions et nous concluons de même : CETTE FOIS, C'EST LA GUERRE. »

Voici même que les événements qui se déroulent autour de lui et qu'il suit d'un œil anxieux, dépassent ses plus folles espérances. Coup sur coup, il apprend le 30 juillet que le gouvernement russe va, dans la nuit, ordonner la mobilisation du 13^e corps contre l'Autriche.

Sa joie arrive au point culminant. Ce n'est pas tout. Un moment après, on vient lui dire qu'en même temps commencent, dans le plus grand secret, la mobilisation générale.

Le coup est si fort que Paléologue ne sait plus s'il doit se réjouir ou s'attrister. Ils iront trop vite, pense-t-il, ils dépasseront la mesure. Ils vont passer pour des provocateurs ; Buchanan va se trouver en mauvaise posture devant l'opinion publique de l'Angleterre.

